

ROBERTO J. PAYRO

Le petit-fils du gaucho (1946)

Partie 1. Chapitre XVI

A la ville, j'obtins un succès que je n'espérais pas. Nombre de mes anciens condisciples qui me persécutaient au Collège et qui n'étaient pas encore parvenus à se faire une situation, ni à terminer leurs études, vinrent me rendre visite à l'Hôtel de la Paix et me comblèrent de félicitations, de flatteries et de bassesses, derrière lesquelles pouvait transparaître l'envie, une envie proche de la haine. Ce fut la préface d'une longue série d'autres visites et d'invitations à des fêtes, des repas, des soirées et des bals dans lesquels j'étais toujours l'enfant prodigue par excellence. Tout le monde voyait poindre en moi un astre nouveau, un homme prédestiné par la fortune à occuper les emplois les plus élevés, car personne ne voulait croire à mon mérite exceptionnel ni aux services que je pouvais avoir rendus au pays. Et une après-midi, qui vis-je apparaître dans la pièce qui me servait de salle de réception ? Don Claudio, en personne ! (*) Et derrière lui la silhouette de gendarme de maîtresse Gertrude avec son opulente poitrine et

son énorme masse de cheveux châtain qui semblaient aplatir sa figure pleine de grandes rides qui aboutissaient au double menton semblable à une vessie vide.

- *Oh ! don Claudio ! oh ! maîtresse Gertrude – m'écriai-je sans pouvoir m'empêcher de rire –. Comme cela me fait plaisir de vous voir !*

- *Nous sommes venus – dit cérémonieusement don Claudio, interprétant mon hilarité comme une manifestation de tendresse –, nous sommes venus, sûrs que tu n'aurais pas oublié ceux qui te servirent de père, ceux qui, t'éduquant un peu sévèrement c'est certain, te préparèrent par cela même à la position que tu occupes aujourd'hui.*

- *Oh ! don Claudio ! comment oublierai-je ?*

- *Tu étais un garçon remuant, très remuant, mais on voyait clairement que tu ferais ton chemin – ajouta maîtresse Gertrude.*

- *Je suis très honoré de votre visite – dis-je –. Quels souvenirs ! Ah ! don Claudio ! Ah ! maîtresse Gertrude ! Comme vous avez bonne mine tous les deux ! Faites-moi l'honneur de vous*

asseoir et dites-moi si je puis vous servir en quelque chose. Et avant tout, vous prendrez un peu de maté.

Le maté commença à circuler. J'étais sûr qu'ils avaient un but intéressé, et, après plusieurs gorgées, paraissant vaincue par mes instances réitérées, doña Gertrude consentit à me dire comment je pourrais leur payer l'honneur de cette visite et l'éducation raffinée qu'ils m'avaient donnée. Les temps étaient durs. Don Claudio avait rendu, en diverses occasions, de grands services au Gouvernement et nombre de personnages, entre autres *petit père*, lui avaient promis de faire quelque chose pour lui, promesses que le vent avait emportées et que seul mon père aurait tenues s'il n'était mort d'une façon aussi tragique. Lui disparu, c'est à moi que revenait cet héritage, moi son fils et, le fils adoptif, ou peu s'en fallait, des Zapata. Don Claudio était très modeste, trop modeste – c'est pour cela qu'on le laissait dans son coin ! – et Il se contenterait de n'importe quel emploi insignifiant. Il suffirait, par exemple, que moi, député influent, à qui le Gouvernement ne pouvait rien refuser, je le fisse nommer juge de paix de sa paroisse. Le poste était vacant.

- *Mais, madame ! – objectai-je pour la faire parler – d'abord, je ne suis pas encore député, car les élections n'ont pas encore été validées ...*
- *Oh ! c'est une simple formalité !*
- *Pas, si simple ! ... Deuxièmement, je ne sais pas si j'ai de l'influence auprès du Gouvernement, car je n'ai pas encore essayé ...*
- *Bah ! C'est certain ! Un Gomez Herrera !*
- *Et, troisièmement, don Claudio ne remédiera à rien, mais absolument à rien avec ce poste. Les fonctions de juge de paix sont gratuites.*

Maîtresse Gertrude me regarda comme si elle voulait me dévorer et, lentement, faisant un effort pour ne pas dire les choses désagréables qu'elle pensait, répliqua :

- *Cela ne fait rien ! ... Bien sûr que le poste même ne rapporte pas un réal ... Claudio n'est pas de ceux qui profitent – n'est-ce pas, Claudio ? – et sont capables d'enlever jusqu'à la chemise aux pauvres qui ont un procès ... Mais comme juge de paix il acquerra de la respectabilité, il pourra rendre beaucoup de services et cela lui vaudra des occasions qui nous tireront d'affaire.*

La scène me divertit tellement que je promis de leur donner satisfaction si j'arrivais à avoir de l'influence auprès du Gouvernement ; et, par amusement, j'obtins quelques mois après pour don Claudio sa nomination de juge de paix, afin de jouir de ses sentences sanchesques. J'ajouterai tout de suite qu'il se faisait payer par tout le monde, le demandeur et le défendeur, le condamné et l'acquitté, et cette égalité devant la loi est la meilleure preuve possible de son équitable impartialité.

Ma première rencontre avec Pedro Vazquez, alors étudiant en droit à la Faculté d'une province voisine, et qui était de passage à la ville, ne fut pas aussi agréable. Comme tous, il me félicita de ma carrière rapide, mais avec un certain air railleur que je pris pour une critique ou une protestation muette.

- *Tu voudrais te voir à ma place, hein ?*
- lui dis-je sur un ton de supériorité blessant pour lui montrer qu'il devait ressentir un peu d'envie.
- *Moi ? N'en crois rien. Cela va te coûter tant de peine pour te maintenir à la hauteur de ton poste ! ... Je n'accepterais pour rien au monde, à notre âge, une charge tellement remplie de responsabilités. Faire de*

bonnes lois et bien gouverner le peuple ! C'est une tâche immense, un sacrifice énorme. Solon a dit ...

- *Ce que Solon a dit m'importe peu, monsieur l'étudiant ! – interrompis-je, furieux de l'ironie cachée que je croyais, voir dans ses paroles –. Est-ce que les autres députés se préoccupent de pareilles bêtises ! Tu es un dindon qui ne connaîtra jamais la vie ! Tout le monde n'a pas besoin de faire des projets, de loi dès le début et, n'importe qui, avec un peu de bon sens, peut savoir si ceux qu'on lui présente sont bons ou mauvais ...*
- *Ce rôle n'est pas digne d'un garçon tel que toi. Non, Maurice, je ne t'envie pas pour l'instant. Il faut se préparer longtemps à de pareilles tâches et moi je ne suis pas préparé ; c'est à peine si je commence à apprendre ... Dans quelques années, je ne dis pas. Mais maintenant, le principal est d'étudier.*
- *Oui, les vieilles histoires des vieux livres. En voilà une sagesse !*
- *Le moderne est sorti de l'ancien. Lis ***l'Esprit des Lois*** de Montesquieu et tu verras.*
- *Enfin, Vazquez, nous ne sommes pas*

d'accord.

Je dis ces mots avec douceur, convaincu qu'il n'avait pas de mauvaises intentions, m'efforçant d'être affectueux, mais prêt à le railler. Quand nous nous séparâmes, je ruminai cependant ce qu'il avait dit, me promettant de lire Montesquieu et m'avouant à moi-même que je savais bien peu de choses pour être législateur, quoique mon ignorance ne fût pas plus grande que celle de la majorité de mes collègues.

La ville me fit une impression absolument différente de la première fois. La transplantation, cette fois-ci, me favorisait, m'enrichissait et me fortifiait. J'avais gagné dans tous les domaines, même dans celui de la sensualité et des distractions. Les mœurs étaient plus libres qu'à Los Sunchos, et je ne manquai pas d'en profiter. Ces aventures passagères m'éloignaient chaque jour de l'idée du mariage, de même que les comparaisons qu'elles m'inspiraient m'éloignaient de Thérèse.

Entre temps, la validation de mon élection me préoccupait, car je ne voulais pas croire à mon heureux sort tant que je ne me serais pas vu à mon banc de député. Et je demandais à tout le monde,

avec un air indifférent, s'il se présenterait ou non des difficultés.

- *Pourquoi s'en présenterait-il ? Votre validation passera comme une lettre à la poste.*

J'assistai en spectateur intéressé aux sessions préparatoires du Parlement, beaucoup plus amusantes que le reste de la monotone vie provinciale, sauf les amours, les bals et les banquets et je me promenais dans les antichambres nouant des relations avec mes futurs collègues. Là, on prenait du maté interminablement, on parlait politique, on disait des potins, le tout mêlé à ces vieilles anecdotes dont les provinciaux sont si friands.

L' « *enceinte* » de la Chambre était constituée par un salon carré transformé en amphithéâtre. Au fond du salon, au-dessus de la large table de la présidence, le grand portrait à l'huile d'une illustration de la province. Comme cette salle me parut majestueuse pour la première fois que j'y entrai ! Et avec quelle religieuse attention j'écoutai ce qu'on disait.

Les députés élurent le bureau et commencèrent à discuter les résultats des élections. La mienne était une des rares qui

fussent contestées, car les élections de Los Sunchos avaient été comme d'habitude l'objet d'une protestation de la part de l'opposition. Quand vint mon tour, je fus invité à entrer dans l'enceinte pour défendre ma cause. Comme tous mes éminents collègues avaient été élus plus ou moins de la même façon que moi et avaient connu de semblables protestations, il ne leur fut pas difficile de se convaincre de la régularité de mon mandat. Comme à mon célèbre examen d'admission au Collège (*), je fus reçu à l'unanimité. Je prêtai serment et m'assis enfin à « *mon banc* ». J'étais définitivement un personnage.

Dès lors j'écoutai les discours avec moins de respect, et je sentis que tout cela ne valait rien, que je pouvais faire mieux, sans beaucoup d'efforts, sans tout ce travail de plusieurs années auquel Vazquez me poussait. Je résolus de me mettre à lire des discours parlementaires. La modeste, bibliothèque du parlement, composée de quelques centaines de volumes, me procura les comptes rendus des sessions du Congrès ; je dévorai Sarmiento, Avallaneda, Rawson, Mitre (**); je lus des douzaines et des douzaines de discours retenant mieux les phrases que

la doctrine et me créant un répertoire de lieux communs quelque peu déguisés. J'achetai aussi quelques livres de Castelar (**), une traduction de Cicéron, une autre de Mirabeau et je me mis à lire *l'Histoire de la Révolution Française* qui m'intéressa à la manière des romans d'aventures (****). Les discours de la Convention m'enrichirent considérablement et j'essayai d'imiter leur véhément enthousiasme, leur héroïque intégrité. Chaque fois que je parlais à la Chambre, c'était comme si la Patrie était en péril ; les autres « *bons orateurs* », rares parmi mes collègues, faisaient de même, ce qui fait qu'à propos de la construction d'une route ou quelque autre affaire aussi capitale, les séances de notre humble Parlement atteignaient au diapason des plus vibrantes et des plus mémorables pages de l'histoire.

Un discours que je prononçai sur l'état des écoles primaires de la province me valut des échos élogieux dans deux ou trois journaux de Buenos-Aires. Ce fut le plus grand coup d'éperon que reçut mon ambition, depuis lors prompte à prendre le mors aux dents. Je me proposai de connaître la capitale, les hommes du gouvernement, le président de la

République ; peut-être pourrais-je ainsi ouvrir une brèche qui me permettrait de me lancer à la conquête de ce monde nouveau.

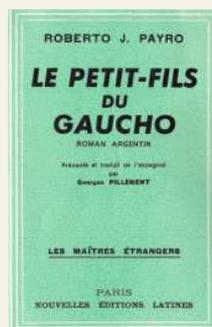
Je vivais exclusivement pour la politique, je ne pensais qu'à elle, à quelque endroit que je fusse ; mes rêves mêmes étaient politiques, et mes amours étaient destinés à me procurer plus d'influence et plus de pouvoir. Aucun détail ne me paraissait excessif et tout, hommes, choses, faits, s'emmagasinait dans ma mémoire que j'avais magnifique. Même maintenant je pourrais raconter la vie et les gestes de centaines de personnes des plus élevées aux plus insignifiantes. Je constituais mon arsenal avec avidité et patience et commençai de l'utiliser pour me faire la main, en écrivant dans « **Los Tiempos** », journal qui était une reproduction agrandie de **La Epoca** de Los Sunchos. Mes échos incisifs, mordants, presque toujours animés par une anecdote, vraie ou fausse, se détachaient sur le reste de cette prose indigeste et grossière, rembourrage de matelas, avec laquelle se remplissaient les colonnes du journal. Ma renommée commençait à s'étendre et beaucoup déjà me considéraient comme une personnalité

naissante, tandis que d'autres me prenaient pour un garçon mal élevé et insolent, capable des plus grandes impudences.

Entre temps, *petite mère*, Thérèse, don Higinio, Los Sunchos restaient très loin, tout là-bas, là-bas, comme perdus dans la brume pour toujours. De temps en temps, seule une lettre de Thérèse venait m'effrayer, me troubler un moment : son *secret*, notre secret, n'allait plus en être un ; la vérité s'imposerait bientôt ; désespérée elle me suppliait de venir, d'arranger les choses, de la sauver d'une imminente tragédie.

Pourquoi m'étais-je mis dans un pareil embarras ?

Traduction de Georges PILLEMENT



Notes de Bernard Goorden, autre traducteur de Roberto J. PAYRO.

Le Petit-Fils du Gaucho (1946) ; Paris ; Nouvelles Editions Latines ; 1946, 318 p. (achevé à Uccle-lez-Bruxelles, le 9 décembre 1910) = ***Las Divertidas***

Aventuras de un Nieto de Juan Moreira (1911) ; Buenos Aires, Editorial Losada, 1944, 302 p.

(*) Don Claudio et maîtresse Gertrude ainsi que « *mon célèbre examen d'admission au Collège* », voir chapitre VIII :

<http://www.idesetautres.be/upload/PAYRO%20PETIT-FILS%20GAUCHO%201946%20PARTIE%201%20CHAPITRE%2008.pdf>

(**) **Alonso Fernández de Avellaneda** est le pseudonyme d'un écrivain espagnol connu pour être l'auteur d'une suite apocryphe du ***Don Quichotte*** de Cervantes.

Guillermo Rawson, (1821-1890), en tant que ministre de l'intérieur, favorisa l'immigration de Gallois en Argentine.

Bartolomé Mitre (1821-1906) est un militaire et homme politique argentin (premier ministre de 1862 à 1868).

(***) **Emilio Castelar y Ripoll** (1832-1899), est un homme politique (président du gouvernement de la première république espagnole) et écrivain espagnol.

(****) « romans d'aventures », voir chapitre III :

<http://www.idesetautres.be/upload/PAYRO%20PETIT-FILS%20GAUCHO%201946%20PARTIE%201%20CHAPITRE%2003.pdf>

Une première traduction, très partielle, sous le titre « ***Aventures divertissantes du petit-fils de Juan Moreira*** », a été publiée dans ***La Belgique artistique et littéraire*** (*Revue nationale du Mouvement Intellectuel*), Bruxelles, tome trente-

quatrième, janvier-février-mars 1914, pages 173-190. Le nom du premier traducteur n'est pas mentionné mais Arnold Goffin en signe une « *préface* » aux pages 173-175. Voir :

<http://idesetautres.be/upload/PAYRO%20AVENTURES%20DIVERTISSANTES%20PETIT%20FILS%20JUAN%20MOREIRA%20BELGIQUE%20ARTISTIQUE%20LITTERAIRE%201914.zip>

Nous n'avons pas l'intention de revoir la traduction de notre aîné, Georges Pillement mais nous aurions conservé les prénoms d'origine : Teresa et Mauricio. Nous avons rendu un hommage à Georges PILLEMENT. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/HOMMAGE%20A%20Georges%20PILLEMENT%20traducteur%20hispanophile.pdf>